

Si vous jetez un pain, un jour ou l'autre vous aurez faim

Les deux patineurs canadiens glissent en harmonie parfaite sur la glace au son d'un morceau classique joué au violon, que Félix reconnaît sans pouvoir l'identifier. Cette vue l'apaise, même quand la musique prend un caractère dramatique, presque effrayant. Il laisse ses yeux se perdre dans les arabesques qui s'intensifient. La vitesse brouille de plus en plus le couple, fait disparaître leurs silhouettes, leurs visages. Seuls perdurent leurs sourires éclatants. Ce sont des sourires qui patinent, des sourires sans corps. *Comme le chat du Cheshire*, pense-t-il.

Il y a des instants où Félix arrive à ne plus sentir son corps. Cela se produit le plus souvent devant la télévision; après des heures à rester immobile,

enfoncé dans le divan, les yeux rivés sur l'écran lumineux, il a parfois l'impression de n'être qu'une tête flottante, un réceptacle à images connecté à rien. Mais il finit toujours par faire un geste anodin, se gratter ou plonger la main dans le bol de chips, et alors tout rentre dans l'ordre. Il retrouve la sensation de son gros corps informe, de ses fesses énormes qui font craquer la cuirette des coussins comme si elle était sur le point de se rompre, de l'humidité de la sueur sous ses bras qui frottent sur la chair de ses flancs. Ce soir, c'est la faim qui le ramène brutalement dans son corps, comme une lame de patin enfoncée dans son estomac.

Plus lents, plus concentrés, les corps des patineurs réapparaissent. Ils se dirigent ensemble vers la lisière de la patinoire, là où la glace s'amincit jusqu'à former un plongoir. L'homme place alors la jeune femme au-dessus de sa tête et ils se jettent ainsi avec grâce dans la piscine, dix mètres plus bas. Leur entrée dans l'eau fait un « splash » parfait, et ils tentent ensuite d'atteindre l'autre extrémité du bassin à la nage pour remporter la médaille d'or. Félix ne comprend vraiment pas l'intérêt de ces épreuves combinées, comme le bobsleigh à relais ou le beach triathlon, mais c'est la grosse mode au Canal olympique, qui ne manque pas d'imagination pour remplir sa grille horaire en continu. Au moment où les athlètes — les

« pati-nageurs » — sortent trempés de la piscine, leur costume collé au corps, leurs lames de patin ruisse-lantes, il reconnaît finalement la pièce classique ; c'est l'*Hiver* de Vivaldi. Le couple salue la foule en souriant sous une salve d'applaudissements. À leur tour, des Américains se dirigent au centre de la glace ; ils sont plus grands et plus musclés, découpés comme des statues. Dans leur costume d'Adam et Ève, ils amorcent leur chorégraphie lascive sur une chanson pop générique. Le son de la télévision n'est pas très fort et Félix, affamé, se concentre de toutes ses forces sur les images. À côté de lui, sa mère, Jocelyne, se plaint de la vulgarité à la télévision tout en engloutissant à la chaîne des petits gâteaux Vachon. Du coin de l'œil, il peut voir que Jocelyne a, comme d'habi-tude, des miettes qui s'accumulent aux commissures des lèvres. Son dégoût se mêle à une espèce d'envie incontrôlable qui monte. La saveur du crémage se matérialise sur sa langue, il s'en rappelle la texture et salive en tremblant.

Cela fait soixante-deux jours qu'il n'a pas quitté le sofa. Il le sait parce que sa mère fait des X sur un calendrier de Hulk Hogan accroché au mur devant lui. Il n'arrive pas à déterminer si elle fait ça pour lui, pour elle, ou pour documenter un record quelconque qu'il serait en train de battre. « L'événement » est

arrivé un vendredi soir de la fin mars. Après avoir, comme d'habitude, passé des heures devant la télé, il n'avait plus été capable de se lever; on aurait dit qu'il était retenu sur place par une énorme ancre de bateau. Ses genoux avaient rendu l'âme, sa colonne s'était transformée en un chiffon mou et humide. Félix avait finalement franchi le point de non-retour. Paniqué, il avait appelé sa mère pour l'aider. Il fallait voir Jocelyne s'activer autour de lui, essayer de le soulever, tirer de toutes ses forces en lui criant de faire un effort, de bouger son gros cul. Elle était devenue rouge comme une tomate, la pauvre. Vaincue, elle avait finalement lâché le bras de son fils et avait dit, d'une voix éteinte, qu'elle pourrait aller chercher le voisin, monsieur Maurice, et lui demander de l'aide pour le sortir de là, mais Félix avait secoué la tête en baissant les yeux. De toute façon, ce serait pour le mettre où? Pas dans sa chambre où, depuis quelques semaines, il ne passait déjà plus le cadre de porte qu'en retenant sa respiration et en forçant. Il ne pourrait même pas sortir de l'appartement; il faudrait défoncer l'entrée pour y arriver. Au fond d'elle, Jocelyne savait depuis longtemps que ça s'en allait là, le « petit » devait maintenant peser au-dessus de quatre cents livres, mais personne ne lui ferait avouer ça tout haut, personne.

— On pourrait pas changer de poste ?

— Non, c'est bon pour toi, répond-elle, la bouche pleine.

S'il doit rester devant la télé jusqu'à ce que ça s'arrange, aussi bien que ce soit devant un programme stimulant. Jocelyne l'a donc branché de force sur le Canal olympique, qui diffuse à toute heure du jour et de la nuit des exploits sportifs surhumains ; elle est persuadée que cela peut aider son fils à perdre du poids, ou du moins à reprogrammer ses cellules (quelque chose qu'elle a lu dans un livre de Guy Corneau). C'est toujours elle qui garde la télécommande et, si elle doit partir, elle la cache dans un endroit hors de portée. Félix commence à être écœuré de voir des muscles tendus à se fendre et des médailles qui brillent sur des peaux luisantes de sueur. Sans compter les publicités, un flot incessant de flashes où des femmes minces croquent des brocolis et lèchent compulsivement des cuillères pleines de yogourt blanc, où des hommes escaladent des montagnes et font des abdos dans des spas. Des images qu'il revoit toujours en boucle quand il ferme les yeux le soir.

— Mets-le au 10, y'a l'émission sur l'autocombustion spontanée.

— J'ai dit non, bon. Anyway, on va se coucher bientôt.

En plus de faire son deuil du canapé hérité de sa mère, Jocelyne s'est occupée de tout. Elle a appelé au boulot de Félix pour dire qu'il s'était cassé les deux jambes en ski et qu'il ne rentrerait pas pendant un bout, mais elle se demande si son patron a gobé le mensonge. Pour que son fils soit au moins un peu à l'aise, Jocelyne a installé tout ce qu'il lui faut autour du sofa: sa tour d'ordinateur et son écran sur la table basse, un oreiller en sarrasin sous la nuque, une bonne couverture chaude. Elle a même épinglé son poster de Pamela Anderson au-dessus de la télé, pour qu'il se sente comme dans sa chambre. Elle a aussi pensé à laisser un récipient pour ses petits besoins, avec une chandelle parfumée « Printemps en Alaska » pour évacuer les odeurs. Dès qu'il le lui demande, elle vient chercher le plat et s'occupe de le laver sans broncher; ça lui rappelle l'époque d'avant les couches jetables, l'époque où Félix était un bébé grassouillet, pas plus que les autres. Pour le reste de son hygiène, elle a ressorti sa vieille raquette de badminton du garde-robe et l'a recouverte d'une débarbouillette; c'est pratique pour atteindre les recoins et soulever les plis de la peau. Heureusement que le sofa est en cuirette, comme ça, elle peut remplir un gros plat d'eau et en asperger Félix, le revêtement finit toujours par sécher sans laisser de tache.

Maintenant, il faudrait bien appeler le docteur Larivière, mais les jours passent et elle ne s'y résout pas. Ce n'est pas comme s'il pouvait pratiquer une chirurgie bariatrique directement dans le salon. Et en plus, elle craint en secret que ça ruine le canapé pour de bon.

— T'es sûr que t'as pas faim ? Prends donc un peu de pain...

Félix secoue la tête, mais elle insiste en lui tendant une demi-baguette qu'elle a coupée exprès pour lui. Dans un geste brusque, il projette violemment le morceau devant lui, l'envoyant valser près de la poubelle dans la cuisine.

Pour la bouffe, c'est plus délicat. Jocelyne se sent toujours partagée entre l'envie de redonner le sourire à son fils et celle d'essayer de l'aider à se sortir de l'impasse. Sauf qu'elle a beau vouloir, quand elle ouvre le garde-manger, c'est pour trouver des rangées et des rangées de boîtes de conserves brillantes en équilibre parfait, une vraie peinture d'Andy Warhol: toute la gamme de soupes Campbell's et aussi des ragoûts de boulettes, des salades de thon mayonnaise, des sauces à hot chicken. Et puis, comment on fait cuire ça pour que ce soit bon du navet ou des asperges ? Elle trouve que ça goûte toujours le carton et ce serait cruel de nourrir le petit avec des plats

fades et peu appétissants. Elle-même a passé sa vie au régime — Atkins, Weight Watchers, Montignac, sans oublier celui qui n'a pas de nom, mais qui consiste à manger de la soupe au chou et à ne rien faire d'autre que chier pendant des jours — et on peut dire, à regarder sa silhouette presque aussi large que haute, qu'elle a sérieusement perdu le combat.

Le jour, quand elle travaille, Jocelyne laisse toujours à Félix une grosse portion de nourriture sur la table devant lui, pour lui permettre de passer à travers la journée. Habituellement, il mange tout d'un coup, comme un chien qu'on laisse seul avec une gamelle remplie, et passe ensuite le reste de la journée à transpirer devant son ordinateur, ignorant le bruit des compétitions à la télé. Entre deux sites pornos, il est tombé sur « Le cœur gros », un forum de soutien pour les obèses du monde entier. Il passe désormais le plus clair de son temps là-dessus. Ce qui est bien, c'est de pouvoir créer des liens, chatter avec d'autres gens comme lui, même s'il se garde bien d'aller dans les détails scabreux de sa situation. Si certains échangent des recettes décadentes en douce — comme celle du légendaire oki-dog, un hot-dog au chili tellement calorique qu'il aurait tué cinq Américains l'an dernier —, la plupart des gens partagent des trucs ou des articles pour perdre du poids. C'est

ainsi qu'il a pu calculer son indice de masse corporelle, qui est à quarante. Il y a appris aussi avec effroi le terme «obésité morbide». Selon certains membres du forum, pour commencer à fondre, l'exercice ne sert à rien, il faut réussir à consommer seulement cinq cents calories par jour. Une méthode radicale est suggérée: chaque fois que la faim monte, ne boire que de l'eau, le plus d'eau possible. Félix devrait en principe se sentir complètement rassasié.

Ce soir, il a donc commencé ce régime liquide. Ainsi, contrairement à d'habitude, il n'y a rien devant lui sur la table de salon, hormis un verre d'eau sur un sous-verre d'Old Orchard. Il se sent déjà mieux, plus mince, juste un peu faible et nauséux peut-être. Le problème avec tout ce liquide ingurgité, c'est que sa vessie, cet organe obscur perdu dans les tréfonds de sa masse de chair, ne fournit plus et que cela devient problématique dans la fâcheuse position à laquelle est réduit Félix. Il ne cesse de chercher de la main son plat à pipi sur le côté droit du divan. Ce seul effort lui arrache un gémissement; son cou et son dos se couvrent de sueur, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin le récipient. Il crie alors à sa mère de fermer les yeux pendant qu'il dézippe sa braguette et se soulage. Jocelyne s'exécute en essayant de faire de l'humour :

— Coudonc, y'a-tu une fuite ici quelque part ? Faudrait que j'appelle le plombier... hihhi.

Jocelyne, qui souhaite éviter à son fils des souffrances inutiles, a bien essayé de lui faire ingérer autre chose que de l'eau ; elle a cuisiné ce soir sa fameuse lasagne trois fromages avec des oignons et du bacon au milieu — et juste l'odeur qui lui parvenait au salon a presque fait défaillir Félix —, mais il s'est entêté. Il a refusé d'en prendre même un minuscule morceau, en se contentant d'une laitue Iceberg avec une cuillerée d'huile d'olive dessus. De mémoire d'homme, c'est une première dans l'histoire de la famille. Jocelyne a fait des yeux ronds, placé sa bouche en O, mais au fond, elle riait intérieurement en se disant *Je le savais que ça marcherait le Canal olympique. Nos cellules sont capables de devenir minces ; il suffit d'un peu de visualisation pour ça.* Elle pensait aussi *Tant mieux, plus de lasagne pour moi,* parce qu'elle salivait déjà en humant l'odeur qui se dégageait du four. Elle s'est coupé une part énorme, en murmurant ensuite malgré elle des mmmm à chaque bouchée. *La grosse femme d'à côté prend du bide,* pensait Félix en se moquant d'elle, mais sans plaisir, car il avait l'impression troublante de voir son double, si on ne comptait pas les cheveux longs et le mascara, et il avait continué à l'observer

avec fascination, comme si c'était lui qui engouffrait les pâtes, sans jamais en ressentir la satiété. À un moment, étourdi et légèrement fiévreux, il jurait l'avoir vue se mettre à enfler comme un ballon d'hélium à mesure qu'elle enfilait les bouchées dégoulinantes de fromage : sa bouche prenait des proportions gargantuesques, ses dents luisantes de gras brillaient sous la lampe et broyaient les pâtes sans faiblir, tandis que la sauce lui coulait sur le menton, comme une traînée de sang qui débordait de sa bouche. Secoué par ses visions, Félix avait dû caler un verre d'eau et reporter son regard sur la télé pour retrouver son aplomb.

Le salon sent l'Alaska, le sucre des petits gâteaux et le fromage fondu. Les patineurs américains, fourbus, boivent la tasse et n'arrivent pas à se rendre jusqu'au bout de la piscine. Ils sont secourus à l'aide d'une épuisette géante. La foule se met à huer copieusement le couple. Félix rit, certain qu'il ferait mieux, lui, s'il avait ce corps de dieu grec.

— Ouin, sont décevants les Américains, hein ?

Pour toute réponse, sa mère secoue la tête, à moitié endormie dans le sofa, quelques emballages de plastique vides éparpillés sur elle. Félix éprouve une tendresse soudaine : s'il pouvait se lever, il la prendrait dans ses bras et la porterait dans son lit, mais il

se tourne plutôt vers la télévision. De nouveaux patineurs — des Japonais, cette fois — s'élancent et Félix remarque leur petitesse et leur maigreur, gainés dans des vêtements couleur chair. Il a l'impression de voir des poulets danser sur la glace et, à la pensée de la chair tendre, trempée dans la sauce brune, la salive, à nouveau, envahit sa bouche. Il secoue la tête pour dissiper l'hallucination, passe une main sur son front moite, fatigué par cette lutte constante, absurde, contre son propre ventre. Jusqu'à la prochaine attaque. Quand il relève la tête, il aperçoit la télécommande; sa mère doit l'avoir laissée sur la table dans un moment d'inattention. Il s'en saisit en tremblant, excité des possibles qui s'ouvrent soudainement à lui. Pourtant, dès qu'il commence à zapper, la déception monte d'un cran chaque fois qu'il enfonce le bouton pour changer de chaîne. Pas ça. Pas ça non plus. Surtout pas ça. Il perd rapidement son enthousiasme et s'arrête un instant, à défaut de mieux, sur le bulletin de nouvelles du soir.

— ... Caron, qui a notamment fait de la prison pour vol à main armée, voies de fait et prise d'otages, est décédé hier soir à l'hôpital. Rappelons que la somme dérobée lors de son spectaculaire cambriolage à la Banque de Montréal en 1954 n'a jamais été retrouvée. Et maintenant, les sports avec Manon Saint-...